

Démarches

Guillaume Jan

Samourais dans la brousse



Paulsen

Cartographie : Guillaume Jan

© Éditions Paulsen – Paris, 2018
Les éditions Paulsen sont une société
du groupe Paulsen Media.
www.editionspaulsen.com

Guillaume Jan

Samourais dans la brousse

Extrait Numerique



Paulsen

Anthropopithèques

(28 novembre 1973)

C E SONT D'ABORD LES PAPILLONS qui l'émerveillent, qui l'escortent comme dans un rêve et le ravissent – des parme, des topaze, des bleu roi, des blanc de Saturne, des violet d'évêque. Devant lui, la piste tire un trait malhabile au milieu des arbres extravagants : chaque coup de pédale l'enfonce un peu plus dans la jungle ou dans les ténèbres, tandis que sa bicyclette tintinnabule comme un chariot de Père Noël. La température extérieure avoisine celle de la fournaise, son sang pourrait s'évaporer dans ses veines, sa gorge est sèche et sa chemise trempée de sueur, ses muscles lui font mal, mais les papillons l'accompagnent. Ils voltigent autour de lui, font la course avec son vélo rouge, apportent d'inattendus chatoiements dans cette pétaudière émeraude. Ils virevoltent dans son sillage, tournoient autour de ses mains, font palpiter leurs ailes comme de l'écume, le dépassent en silence. L'invitent à les suivre.

La piste est traversée par une rivière aux eaux énergiques et sombres, le vaillant petit homme se réjouit de pouvoir s'y abreuver. Trois femmes y font leur lessive, de jeunes garçons s'y éclaboussent ; mais tout s'arrête quand le cycliste met pied à terre, puis lorsqu'il couche le cadre de sa petite reine dans les fourrés. Sa peau est dorée, presque ambrée, ses yeux ne sont pas en amande comme ceux des Africains, mais bridés. Il ne ressemble pas aux autres Blancs que l'on croise au Zaïre – des Belges restés après la décolonisation, des missionnaires débonnaires, des entrepreneurs débraillés, des Portugais audacieux qui s'acoquinent volontiers avec les filles du village. Le pèlerin s'approche timidement, salue les femmes avec déférence puis leur demande si l'on ne trouverait pas des bonobos dans leur coin de forêt, par hasard. Les trois Grâces ne comprennent pas, ou font mine de ne pas comprendre. Elles rajustent leur pagne sur leur poitrine, sourient pour contenir leur gêne, tchippent en faisant claquer leur langue dans leurs joues. Le jeune homme à la peau cuivrée reprend : *Mokomboso* ? Il imite le cri des bonobos, qui est plus aigu que celui des chimpanzés. *Mokomboso ezali awa* ? demande-t-il en lingala. Ah, une des jeunes femmes a saisi. Elle parle à ses voisines et toutes trois entament un palabre qu'il ne comprend pas ou qu'il est trop troublé pour comprendre, car il réalise à quel point ces femmes sont belles. Il se sent de trop auprès de ces créatures qui poursuivent leurs babillages, qui se moquent de lui peut-être. Elles n'en reviennent pas de

voir ce rastaquouère aux cheveux raides qui ne se déplace pas en jeep ou en camion, pas même à vélomoteur, qui vagabonde à la dure comme les hommes du village, et qui cherche : des singes. Elles se tiennent soudain sur leurs gardes, rappellent leur progéniture. Depuis que le président Mobutu s'est mis en tête de *zaïrianiser* le pays, c'est-à-dire de rendre le Zaïre aux Zaïrois, dehors les colonisateurs, on ne sait plus sur quel pied danser avec les étrangers. On se méfie d'eux, puisqu'ils ne viennent que pour piller les ressources de ce pays de cocagne, et cela dure depuis longtemps, depuis l'esclavage, depuis l'ivoire, le caoutchouc, le cuivre, l'uranium et tout un tas de métaux précieux, et puis quoi encore ? Que leur veut-il, à ces singes ? Les femmes ne rient plus maintenant, elles se détournent du petit homme à la silhouette gauche, rassemblent leur linge, essorent leurs pagnes. Le candide perd son sourire, mais ne se décourage pas, il lui en faudra beaucoup plus, il lui faudra une vie. Il remonte sur son vélo, traverse la rivière sur le pont de planches inégales, repart valeureusement sous le soleil qui mange toute son ombre. Il a oublié de boire.

Tentons de le suivre encore un peu dans son cheminement solitaire, dans sa longue route au cœur de l'océan de verdure. Il a 35 ans, il est né le 16 mars 1938 à Toyomaka près d'Osaka, au Japon, il s'appelle Takayoshi Kano et les jambes de son pantalon de flanelle sont crottées de boue rouge. Sa chemise ne vaut guère mieux, délavée par le soleil et les litres de sueur.

Il pédale en danseuse pour affronter les côtes, s'essuie parfois le front avec une serviette, de couleur écriue, qu'il laisse pendre sur sa nuque. Il crapahute sur cette piste sinueuse alors que d'autres papillons l'accompagnent. Quand il pénètre dans un tunnel de verdure, il en savoure la fraîcheur. Le vent baigne ses cheveux noirs, il ne pense à rien, ou bien il se rappelle la carapace écaillée du pangolin qu'un enfant a voulu lui vendre ce matin, à bord du bac rouillé qui traversait la Tshuapa. Il se rappelle aussi les premiers bonobos croisés lors de ce séjour exploratoire, c'était loin en amont de la rivière, il y a quatre ou cinq semaines. Leurs dos musclés, leurs poils charbon, leurs bras longilignes, leurs longues mains, leurs longs pieds, leur bonne humeur ; et puis leur regard profond, empli de sagesse, d'empathie ou de curiosité, quand ils sont descendus de quelques branches pour mieux observer cet intrus à deux pattes qui n'osait pas bouger, qui jubilait à voix basse, qui tremblait d'exaltation. Dans les montées, il regrette son automobile, qui a rendu l'âme la semaine dernière – une 404 carmin, achetée deux mois plus tôt au bord du fleuve Zaïre, dans la ville de Mbandaka. Je vous la cède pour 1 000 zaires, et c'est un prix d'ami, avait dit le margoulin : les freins ne fonctionnaient plus, le moteur s'est grippé. La Peugeot a tout de même tenu 2 000 kilomètres sur les pistes ondulantes de cette brousse incongrue. Mais la guimbarde avait mauvais caractère, tombait en panne, renâclait, n'était jamais fiable. Il devait s'arrêter pour la ménager, pour l'abreuver

d'eau, d'huile ou d'essence : le Japonais en profitait pour demander aux villageois s'il leur arrivait d'entrevoir des bonobos dans les alentours, on lui répondait que non, qu'on ne savait pas, mais que si on en voyait on en mangerait volontiers. On lui proposait du macaque boucané à la place, des antilopes de brousse fraîchement chassées, il déclinait. Il ne venait pas se taper la cloche, il ne venait pas exterminer les animaux de la jungle : il voulait juste regarder ces grands singes dont on ignorait tout, il voulait les observer, connaître leurs habitudes, étudier leur organisation sociale et, peut-être, mieux comprendre les origines des comportements humains.

Au crépuscule, il s'arrêtait à l'orée des villages ou au bord des rivières, dînait de riz froid, de manioc ou d'une banane, somnolait sur la banquette arrière. Il avait été hébergé trois jours dans une plantation d'hévéas tenue par un Belge inquiet, qui pestait contre l'avenir et contre la politique, qui menaçait de tout plaquer, de laisser ses quarante-sept employés sur le carreau, d'abandonner dix-huit-ans-de-travaux-sans-prendre-un-jour-de-vacances à cause des lois nationalistes promulguées par Mobutu. Les deux hommes ont bu un peu de bière, se sont penchés sur le moteur. Non, on n'a pas vu de bonobos ici, et pour tout te dire on s'en fout. Takayoshi est reparti, il a dormi dans d'autres plantations, de café ou d'huile de palme, dans des missions catholiques, dans des missions protestantes, dans la case du chef du village. Il annotait sa carte géographique, marquait d'une croix les rares sites où l'on se souvenait avoir vu

des bonobos récemment. Le scientifique se prenait parfois pour un explorateur du XIX^e siècle, à chercher la petite bête sur ce territoire prodigieux. Il s'engageait à pied sous la canopée, jumelles autour du cou, carnet en main, espérant trouver une piste, un indice, un nid, des pelures de fruits. Il s'engouffrait sans frémir dans la jungle, s'embusquait dans les clairières, écoutait le silence qui se transformait en bourdonnements aigus, en chuintements intrigués, en moustiques qui venaient lui chatouiller les oreilles, puis il se mettait à pleuvoir. Le primatologue courait vers sa 404, son carnet sous sa chemise. Les fonctionnaires de police ne se gênaient jamais pour le tracasser, puisque sa présence était suspecte, son projet était suspect, sa 404 était suspecte, sa couleur de peau était suspecte, sa nationalité intrigante. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu de voyageurs nippons dans cette forêt – il y en avait eu pourtant, au moins un l'année dernière, on en reparlera. Les sbires fouillaient tout, l'interrogeaient, réclamaient des taxes. Je ne suis qu'un primatologue, je viens faire des recherches scientifiques sur les bonobos, voici toutes mes autorisations, ah si, je vous assure, il existe des bonobos dans votre forêt, il en existe encore. On lui collait une amende parce qu'il avait de la boue sur ses phares. À Yaloya, au sud d'Ikela, il rencontre le père François, un prêtre aventurier, chasseur d'éléphants et un peu chercheur d'or, un homme nimbé d'une aura mystique qui prend à cœur de l'aider. Le missionnaire alsacien et le scientifique d'Osaka improvisent

une expédition de trois jours : pas de bonobos. Le 29 octobre, Kano calligraphie un mot en pensant à sa fille Keiko, qui a deux ans ce jour-là, on dirait qu'il y est question d'amour et de solitude, et de sa tristesse de ne pouvoir lui parler, ni à Masayuki, son fils aîné, ni à son épouse Noriko. Mais ce n'est pas encore le temps de rentrer, il doit avancer dans ses recherches. Qui ne sont pas fécondes.

Et voilà que, deux jours plus tard, il tombe sur ses premiers bonobos. Un groupe de sept, cinq adultes et deux jeunes. Leur troublante ressemblance avec les hommes. Leur silhouette élégante, plus élancée que celle des chimpanzés qu'il avait observés en Tanzanie, quelques années plus tôt. Leur toison noire et soyeuse, les généreux favoris qui leur donnent un air de parlementaire anglais de l'époque victorienne, leurs oreilles plus petites que celles des chimpanzés. Leurs lèvres roses. La vulve proéminente des femelles, très rose également. Mais ce sont surtout leurs yeux qui le happent, leurs pupilles qui le sondent attentivement, comme pour déchiffrer son cœur ou son âme. Les singes jaugent le petit homme puis s'en vont battre la nature, passant agilement de branche en branche, s'aidant d'une liane pour disparaître dans l'opacité de la forêt. Le primatologue tente de suivre leur trace, Attendez-moi, je suis gentil. Il recense les nids construits dans les alentours, croit entendre leurs cris à l'orée de la nuit, prend des notes, questionne le chef du village, l'instituteur,

des chasseurs : tous confirment la proximité des bonobos. Sur sa carte de l'Institut géographique du Zaïre, il entoure le village de Yalosidi, à l'est du parc national de la Salonga. Ce n'est pas idéal, mais c'est mieux que rien. Après dix semaines d'explorations maladroites, il vient enfin de localiser un lieu qui pourrait servir de base pour l'étude de ces grands singes.

Ses battues n'ont pas été vaines, mais son voyage n'est pas terminé pour autant. Il doit encore aller fureter au nord de la rivière Tshuapa. Le moteur de sa 404 flanche définitivement alors qu'il regagne Boende, le chef-lieu, le point de repli, le village carrefour d'où il commence et finit toutes ses explorations – il termine son périple à l'arrière d'un camion chargé d'ananas et dort 15 heures dans la chambre de la mission catholique qui le recueille, une mission tenue par des pères flamands. Au réveil, il compte l'argent qui lui reste : son pécule ne fait pas rêver, les trois quarts des subsides alloués par l'université de Kyoto ont fondu. Il n'a plus les moyens d'acheter une nouvelle Peugeot, et puis il en a assez des problèmes mécaniques. Contre mauvaise fortune, faire bon cœur : le voltigeur voyagera à vélo, désormais. Il n'a pas eu de mal à s'en procurer un, robuste, taillé pour affronter les pistes de la jungle, avec des pneus épais comme son poing. Il mange copieusement pour prendre des forces, fait une lessive qui séchera en deux heures au soleil, repart.

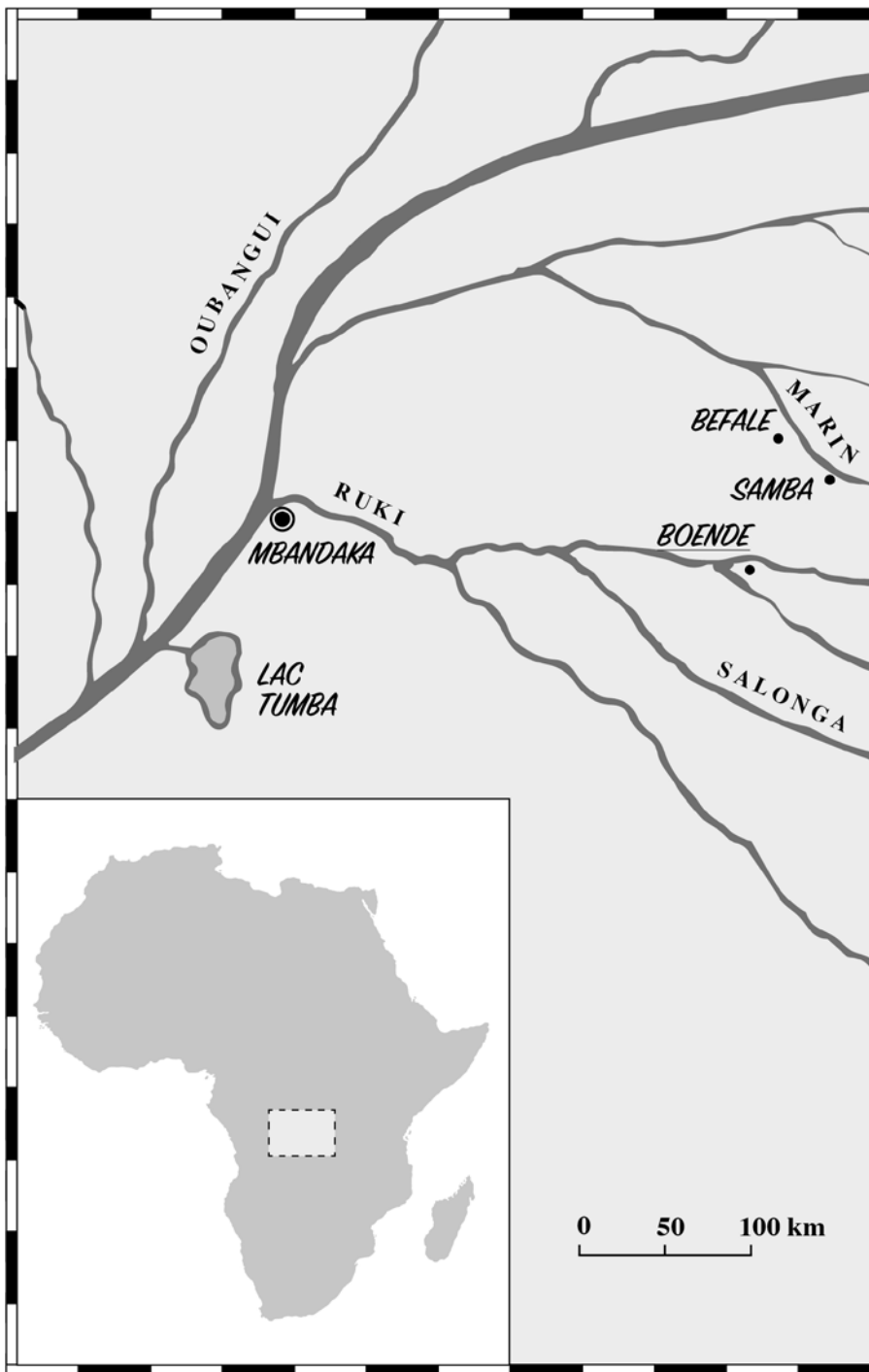
C'est là que l'on retrouve Takayoshi Kano, le 28 novembre 1973, juché sur sa bicyclette dont les grelots tintent plus fort chaque fois que les roues tapent une bosse ou s'enfoncent dans une ornière. Il progresse dans la chaleur moite, ahanant parfois, abîmé dans sa bulle, escorté par un couple de libellules, et les papillons toujours – des bleu nacré, des striés de vert. Il est minime dans cette jungle suprême, des forts en gueule diraient qu'il est insignifiant. Pourtant, il va contribuer à élucider le mystère de nos origines, il va chambouler nos connaissances sur la place de l'homme dans l'histoire du monde, sur la genèse de nos rapports sociaux, sur les racines de nos emportements, si étranges, sur le long chemin que nous avons parcouru depuis que notre famille s'est progressivement séparée de celle des autres primates, il y a 12 ou 15 millions d'années. Les études qu'il mènera nous feront mieux comprendre notre arbre généalogique buissonnant, elles nous aideront à imaginer à quoi pouvait ressembler l'ancêtre commun que nous partageons avec les chimpanzés et les bonobos. Takayoshi Kano va devenir un manitou de la primatologie, une figure majeure de l'étude des grands singes. On raconte qu'il aurait pu devenir aussi célèbre que l'Anglaise Jane Goodall avec ses chimpanzés de la rive est du lac Tanganyika, ou que l'Américaine Dian Fossey avec ses gorilles dans les brumes des Virunga. Mais qu'il était de tempérament réservé et pas toujours à l'aise avec la langue anglaise. Que son nom n'a pas brillé autant qu'il aurait dû.

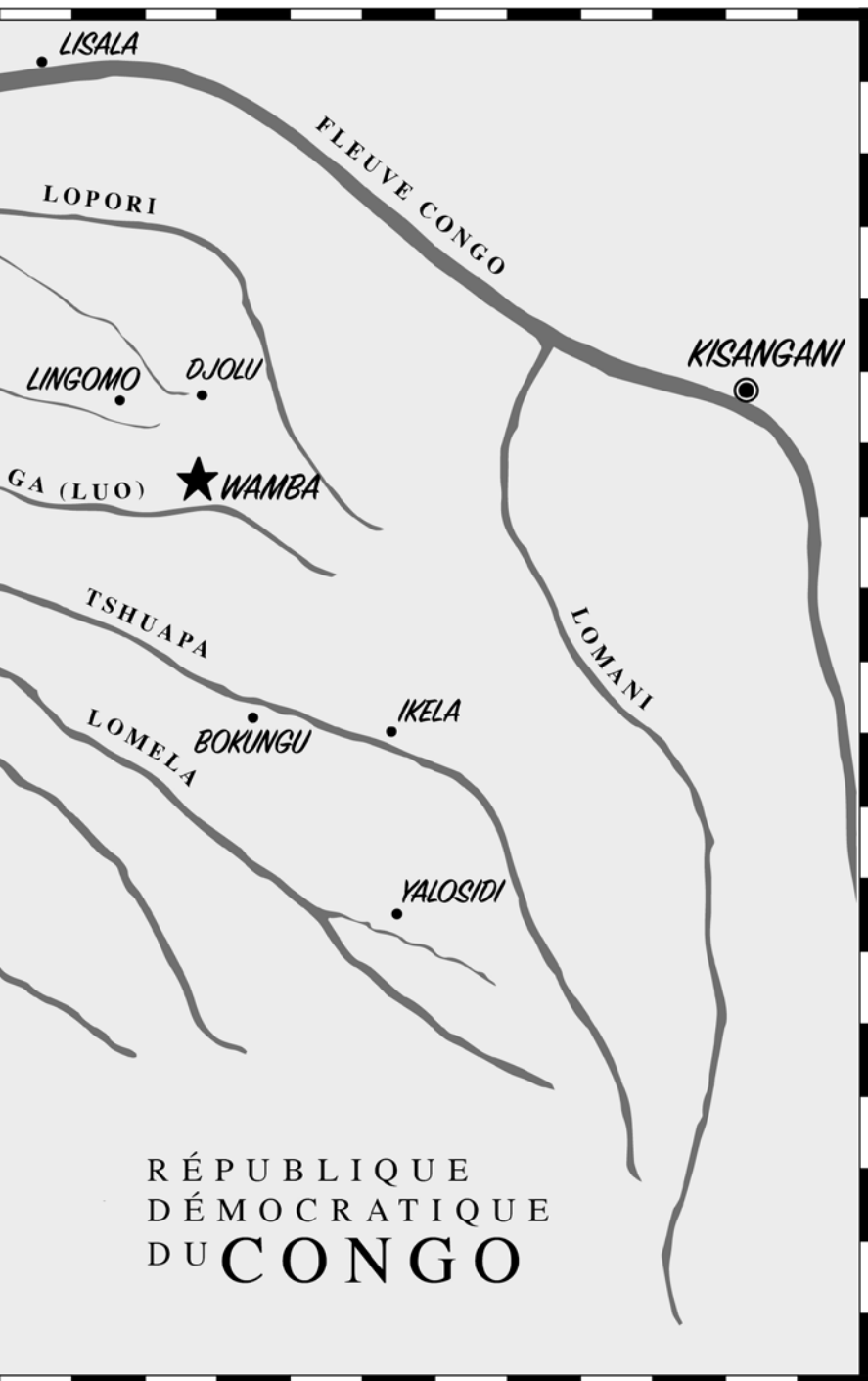
On connaît peu de chose sur ce baroudeur sibyllin, tout comme il n'existe aucun compte rendu de ce premier voyage accompli en 1973. On le trouve courageux de s'être engagé au petit bonheur dans cette redoutable forêt avec l'idée de répertorier les emplacements des bonobos. On le trouve héroïque, mais cela ne nous éclaire guère sur sa biographie, de même que les papillons ne suffisent pas pour raconter ses tribulations. On se demande : quelle mouche a piqué ce scientifique du pays du Soleil-Levant d'aller entreprendre cette terrible odyssée au cœur des ténèbres ? Libre et frugal, il a erré sans crainte du lendemain, curieux de la flore et de la faune qu'il côtoyait, fier, ne prenant pas ombrage quand il était mal reçu dans les villages. Personne ne comprenait ses recherches sans queue ni tête, et puis la zaïrianisation n'encourageait certainement pas l'hospitalité envers les étrangers – ceux-là, il faut dire qu'on ne savait jamais ce qu'ils mijotaient quand ils pénétraient dans la jungle, au sol et au sous-sol miraculeusement riches. Quelques années plus tôt, un amateur de cigares s'y était faufilé, avec cent hommes armés et des caisses de munitions. Il y avait fomenté une révolution, il s'était échiné à former un bataillon de rebelles pendant l'été 1965, à les entraîner aux rudiments du maquis équatorial. Mais le guérillero s'était arraché la barbe et les cheveux devant le manque d'implication de ses Pieds Nickelés qui n'étaient jamais sortis de leur brousse, qui ne montraient aucune accointance avec la lutte armée, qui préféraient aller chatouiller les filles ou fumer des

pétards plutôt que de conquérir une nouvelle position. Alors, quand il n'avait plus eu de cigares, le franc-tireur avait jeté l'éponge. Il s'appelait Ernesto Guevara, ses hommes le surnommaient le Che : on l'avait souvent entendu dire, ensuite, que toutes les conditions étaient réunies pour *rater* la révolution au Congo. C'est finalement le lieutenant général Joseph-Désiré Mobutu qui avait pris le pouvoir, quelques semaines après son départ – pour un règne de 32 années.

Takayoshi Kano ne se décourage pas dans la jungle : à force de chercher, il trouve. Il trouve un emplacement idéal un peu au-dessus de la ligne de l'équateur, quelques jours avant Noël. Un emplacement encore plus intéressant que le site de Yalosidi, déjà souligné sur sa carte le mois dernier. Le village s'appelle Wamba, on aimerait en connaître les détails. On écrit de longs courriers à l'université de Kyoto, on apprend que le primatologue est toujours en vie, mais qu'il s'est retiré du monde, qu'il ne souhaite plus parler des bonobos, qu'il a tourné la page et laisse la main aux jeunes. Plus on cherche, plus on voudrait en savoir davantage, c'est humain. Seulement, les successeurs de Takayoshi Kano n'ont pas le temps de répondre aux questions qu'on leur pose, ou bien ils n'en ont pas envie. Un matin, on rêve de s'engager malgré tout sur les mêmes pistes que ce samouraï de la brousse, de partager sa peine et ses exaltations, avec cette excuse formidable d'aller enquêter sur les origines de l'humanité. On y rencontrerait les hommes et les

femmes que le scientifique a côtoyés, on se fondrait dans les paysages qu'il a traversés lors de son entrée romanesque dans ce territoire enchanté, on clignerait des yeux au miroitement des papillons, on croiserait peut-être des bonobos, puisqu'il en reste, paraît-il. On ramènerait quelques éclats de la vie fabuleuse de ce virtuose du cyclisme de jungle. On se demande alors : cette plongée dans le jardin d'Éden, ne serait-elle pas le plus entêtant des voyages que l'on pourrait jamais accomplir ? La plus pure des odyssées ? Pas celle d'un Occidental qui partirait divaguer dans un coin reculé de la planète, mais celle d'un hominidé qui rejoint la terre de ses ancêtres, celle d'un primate venu visiter ses cousins. Marcher sur les traces de Kano et des bonobos, ce n'est pas s'aventurer dans l'inconnu : c'est rentrer au pays.





LISALA

FLEUVE CONGO

LOPORI

LINGOMO

DJOLU

KISANGANI

★ WAMBA

GA (LUO)

TSHUAPA

LOMANI

LOMELA

BOKUNGU

IKELA

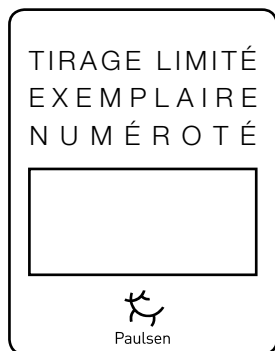
YALOSIDI

RÉPUBLIQUE
DÉMOCRATIQUE
DU CONGO

Table des matières

Chapitre 1	Anthropopithèques	9
Chapitre 2	Mille sabords	23
Chapitre 3	Marins d'eau douce.....	33
Chapitre 4	Autodidacte	51
Chapitre 5	Cow-boys de la route	63
Chapitre 6	Mussolini de carnaval.....	79
Chapitre 7	Vandales.....	93
Chapitre 8	Bulldozer à réaction	105
Chapitre 9	Amphitryons	115
Chapitre 10	Bachi-bouzouk.....	127
Chapitre 11	Tonnerre de Brest.....	137
Chapitre 12	Zouave	159
Chapitre 13	Zapotèques.....	173
Chapitre 14	Picaros.....	189
Chapitre 15	Pantoufle	197
Carte		205
Brève histoire de l'humanité.....		207
Remerciements.....		209

Il a été tiré de cet ouvrage
1 000 exemplaires numérotés,
le tout constituant l'édition originale.



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie) en janvier 2018
Dépôt légal : février 2018
ISBN : 978-2-37502-040-1

Guillaume Jan

Samourais dans la brousse

« Je voulais un prétexte pour m'aventurer loin dans la jungle, le plus loin possible sous cette canopée qui grouille de vie et d'histoires, et qui m'aimante depuis des années : la destinée inouïe de Takayoshi Kano me fournissait l'occasion de m'y enfoncer tout entier. Seulement, à l'arrière de la moto, je me demande maintenant si mon projet n'est pas présomptueux. »

Automne 1973. Le Japonais Takayoshi Kano s'enfonce dans la forêt congolaise, à la recherche de bonobos. Il y retournera chaque année et deviendra un éminent spécialiste de ces grands singes menacés de disparition. Parti en funambule sur les traces de ce héros énigmatique, Guillaume Jan en rapporte un récit ébouriffant, qui explore les liens entre le Japon et le Zaïre des années 1970, entre les origines de l'humanité et un village isolé de l'actuelle République démocratique du Congo.

21,50 € TTC (prix France)



9 782375 020401

www.editionspaulsen.com

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE